

## A propos d'Exil

Si j'avais à parler de l'Exil dans la Bible, je ne ferais peut-être pas immédiatement allusion à l'Exil de 598...

Je partirais volontiers de ce slogan de la Cimade (slogan que je trouve assez pertinent) : « *Il n'y a pas d'étranger sur cette terre !* ».

Et il n'est pas sûr que la notion d'appartenance à une « nation » soit un principe biblique : en tout cas si cette notion devient un principe, elle est fortement contestée notamment par le Nouveau Testament.

Dans les récits de Genèse (et comme prolongement de Noé) les « nations » apparaissent comme la résultante de la dissémination (au sens de « semer ») de l'humanité et signalent la nécessaire « différenciation » (langues, cultures, « îles des nations ») comme marque du « principe d'altérité » sur lequel doit être fondée cette humanité. Et si le Seigneur met un terme à l'entreprise de « Babel », c'est bien pour restaurer ce principe, indispensable pour l'avenir même de l'humanité.

Babel signale donc une grave dérive à laquelle les humains demeurent exposés : celle du refus de la différence et de la recherche de « l'uniforme » (à considérer dans tous les sens du terme). Pour autant, les nations ne constituent pas l'objectif vers lequel les humains sont appelés à tendre. Elles sont le point de départ (à ne pas fausser ou à ne pas renier) de leur aventure.

Alors l'exil ? Justement ! Le concept d'exil va servir à signaler que les nations ne sont pas une fin en soi, et ne constituent jamais le destin des humains. Si les nations appartiennent bien à l'humanité (comme une caractéristique fondamentale de son « être différencié » social ou collectif), elles n'en désignent nullement son « à - venir ».

C'est bien cette sorte de « position » qui sera demandée aux « enfants d'Israël » tout au long de leur histoire !

On peut considérer pour cela un texte du Deutéronome qui me semble assez éclairant (on pourrait alors le proposer pour une « lecture ») : Deutéronome 26/1-11.

- « *Lorsque tu parviendras au pays que Dieu te donne en héritage, tu feras... et tu diras...* ». Une fois dans ce pays (et il s'agit d'un « **héritage** » et un héritage n'est pas un du, ni un bien « acquis » ou une possession !...), l'offrande des « prémices de tous les produits du sol » doit s'accompagner d'une « récitation », d'une déclaration. Un acte de parole vient inscrire dans le temps et le lieu de celui qui parle les actions même de l'arrivée et de l'offrande des produits cultivés.
- « *Je déclare aujourd'hui que je suis arrivé dans ce pays ...* ». Aujourd'hui : c'est le temps de l'énonciation ! Impossible donc à rapporter à une date « historique » autre que le moment de sa prononciation. C'est quand « je » le dis (ego, hic et nunc) que « j'exprime mon arrivée ». Cela ne désigne donc pas une installation définitive mais une posture qui est celle de « l'arrivant » ! Posture à maintenir et que le « rituel » que constitue la récitation périodique de ce récit contribue à rappeler.

- « *Mon père était un araméen errant* »... L'errance (ou l'exil) fait donc partie du patrimoine génétique (ou générationnel) de celui qui parle. Le paradoxe étant ici l'appartenance à une nation (araméen) en même temps que le non rattachement définitif à un territoire (seul, le lecteur à « courte vue » croira qu'il s'agit là de nomadisme !). C'est là un statut à ne pas oublier.
- « *Voici les prémices...* ». L'offrande des prémices est là pour signifier que le territoire n'appartient pas à celui qui l'a travaillé ! Oui ! L'habitant n'est pas « propriétaire » du territoire qui, pourtant, lui a été donné. Encore une manière de signifier cette posture d'exilé, et que l'installation n'est que « provisoire ».
- « *Réjouis-toi avec l'étranger qui est au milieu de toi...* » Car l'étranger est celui qui peut le mieux te rappeler ton vrai statut. Tout être humain est dans la même situation : il n'y a donc pas d'étranger sur cette terre, car tous sont dans l'« exil ».

Ainsi l'appartenance à un territoire n'est pas la composante fondamentale de l'être social des humains. Et la figure de l'exil va servir à le rappeler. Toutefois, l'exil est à considérer comme une posture d'attente, car dans ce texte du Deutéronome, c'est en « creux » (non figuré, ni conceptualisé) que s'indique ce à quoi cet « exil » prépare (à « creuser » justement du côté de « l'offrande », de la répétition du « rituel », de l'acte d'énonciation de ce récit, etc...).

Sans doute faudrait-il reprendre ici les chants de l'Exil (celui qu'on dit historique), c'est à dire certains « psaumes ». Car les « *pleurs sur les bords du fleuve de Babylone* » (Ps. 137) n'expriment sûrement pas les regrets du territoire perdu, mais plutôt le deuil à faire de la quête même d'un territoire...

Le Nouveau Testament (mais déjà aussi les écrits des prophètes) va répondre, et de manière claire, à ce qui s'annonce comme « à – venir » à partir de cet exil. Et finalement le slogan de la Cimade va se trouver retourné : « *Il n'y a que des étrangers sur cette terre...* » (le concept même d'étranger a alors perdu toute pertinence !). Ce n'est donc pas la réussite des nations qui est au terme de l'aventure mais bien un autre « rassemblement ».

Un premier texte du NT pourrait servir ici : un extrait de l'épître aux Hébreux :

- « *...C'est dans la foi qu'ils moururent tous sans avoir reçu l'objet des promesses mais ils l'ont vu et salué de loin et ils ont confessé **qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre**. Ceux qui parlent ainsi font voir clairement qu'ils sont à la recherche d'une patrie. Et s'ils avaient pensé à celle d'où ils étaient sortis, ils auraient eu le temps d'y retourner. Or en fait **ils aspirent à une patrie meilleure**, c'est à dire céleste. C'est pourquoi, Dieu n'a pas honte de s'appeler leur Dieu ; **il leur a préparé en effet une ville...*** ». Heb. 11/13-17. Cela est désormais clair : l'exil (*étrangers et voyageurs*) est un statut à vivre et à tenir entre les nations d'où l'on sort et la ville promise...

Un second texte vient révéler ce qu'il en est de ce qui est attendu : l'Apocalypse notamment avec l'ouverture du sixième sceau et la finale avec l'arrivée de la Jérusalem céleste :

- « *Après quoi voici qu'apparut à mes yeux une foule immense, que nul ne pouvait dénombrer, de toute nations, race, peuple et langue... Vêtus de robes blanches, devant le trône et l'Agneau...* » Ap. 7/9. Par-delà les différences et les

appartenances culturelles ou linguistiques (toujours reconnaissables et non supprimées) se dévoile une autre appartenance que manifeste alors la robe blanche (celle *lavée dans le sang de l'Agneau* Ap. 7/14) : c'est l'appartenance à un corps unique qui va se trouver « consolé », « nourri », « guidé », « libéré », « aimé » : toutes choses que les nations n'auront jamais réussi à réaliser (sinon parfois à caricaturer sur un mode dérisoire ou cruel)...

- « *Au milieu de la cité, de part et d'autre du fleuve, est l'arbre de vie qui fructifie douze fois, une fois chaque mois, et dont le feuillage procure la guérison des nations* » Ap. 22/9. Anti Babel, la « Jérusalem » qui vient d'en haut, signale ce rassemblement en un nouveau corps. De leur propension à se figer (ou se fixer) en un territoire (ce qui finit d'ailleurs toujours en « terreur » !), de leur volonté à vouloir, à tout prix, le « bien-être » de leurs ressortissants, les nations se trouveront donc guéris. Et au cœur de cette nouvelle « patrie », nul dictateur, nulle idole (financière ou religieuse), érigés sur un trône et protégés par une armée, mais une « relation », celle d'un Père et de son Fils, sous la figure d'un « Siégeant » et d'un « Agneau »...

Si donc j'avais à proposer quelque chose...

Jean-Claude Giroud

août 2013